

âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ne fait de véritables apôtres. "Et, ajouta-t-il, le zèle de ces spéculateurs, les sacrifices qu'ils s'imposent l'emportent de beaucoup sur le zèle des missionnaires; je le dis à notre honte. Le commerce a beaucoup plus de martyrs dans le Nord-Ouest que la religion." Monseigneur insista beaucoup sur cette idée dont il semble fortement impressionné.

Monseigneur nous fait ensuite comprendre combien la vie est pénible au milieu des sauvages, en nous dépeignant leur malpropreté et en nous démontrant leur ingratitude. Chez le sauvage, le mot reconnaissance est inconnu; ils ont bien le mot *merci* emprunté au français, qui veut dire, chez eux, je suis content, mais qui n'exprime aucune idée de reconnaissance. Tout ce que l'on fait pour eux leur est dû, et ils ne doivent en retour aucune gratitude à leurs bienfaiteurs. Aussi, le missionnaire, après avoir travaillé pour les convertir, et les conserver dans la vraie foi, après s'être épuisé au milieu d'eux, meurt ou s'éloigne de ses sauvages qu'il aime, bien assuré qu'ils l'oublieront bientôt, s'ils peuvent avoir un autre missionnaire pour les desservir. Le prêtre chez les sauvages est obligé, bon gré malgré, d'épurer son intention, car il est sûr par avance de ne pas recevoir sa récompense ici-bas; il doit tout attendre d'en haut.

Mais je me trompe, le missionnaire a des consolations ineffables dans l'exercice de son saint ministère, parmi ces nations grossières. La foi simple, naïve et inébranlable du sauvage une fois converti véritablement à Dieu, réjouit son cœur et le soutient au milieu de ses pénibles travaux. Quelques traits rapportés par Sa Grandeur suffisent pour nous démontrer la foi sincère qui les anime. Un jour, Monseigneur était à prêcher dans une mission, lorsqu'un sauvage arrivant d'un long voyage, vint lui dire: "Père, j'avais un compagnon avec moi, nous venions tous deux pour te voir, pour t'entendre afin que tu rendisses nos cœurs forts. Mon compagnon est malade, bien malade, il va mourir; il est à trois jours de marche d'ici, Père, viens donc avec

moi, tu le baptiseras, car il ne l'est pas encore et tu sais, tu nous l'as dit toi-même, qu'on ne va pas au ciel sans le baptême." Monseigneur jugeant qu'il lui était impossible de laisser tous ces sauvages pendant six longs jours, enseigna au voyageur la manière de conférer le baptême, et après qu'il se fut bien convaincu qu'il pouvait administrer valablement ce sacrement, il lui dit: "Va maintenant le baptiser toi-même." Notre homme se met en route et au bout de six jours, il revient au campement. Monseigneur en l'apercevant lui demanda: "L'as-tu bien baptisé?—Oh! oui, dit-il, je me trouvais auprès d'un lac et, afin que son âme fut bien lavée, j'ai versé de l'eau à plusieurs reprises et à grande quantité. Lui as-tu donné un nom?—Oui, certainement, et un beau encore.—Lequel?—Je l'ai appelé Jésus-Christ. Mais, répliqua Monseigneur, nous ne donnons pas ce nom aux hommes, nous le respectons trop pour cela.—Eh bien, dit-il, je lui ai donné ce nom afin qu'il pensât plus souvent à Jésus-Christ avant de s'endormir pour toujours."

Un autre sauvage avait coutume, aux grandes fêtes, de se couper les cheveux en forme de couronne sur le sommet de la tête. Monseigneur l'avait déjà remarqué plusieurs fois, et un jour il s'avisait de lui dire: "Mon ami, pourquoi te rases-tu ainsi la tête en forme de couronne?—Et toi, Père, pourquoi le fais-tu?—Parce que je suis prêtre.—Eh bien, lui répliqua le sauvage, j'agis ainsi pour t'imiter, car je me suis dit: en faisant comme le Père, je suis certain de ne pas déplaire au Grand-Esprit." Plût au ciel que la foi des peuples civilisés, tout en étant plus éclairée que celle de ces sauvages, fut au moins aussi solide que la leur!

Monseigneur décrit ensuite la misère extrême qui sévit parmi les peuplades sauvages du Nord-Ouest. Autrefois la chasse était abondante; les troupeaux de buffles voyageaient dans ces vastes prairies, les loups, les renards étaient en grand nombre; aujourd'hui, ils sont presque disparus et le sauvage qui ne vit guère que de chasse, est condamné à souffrir de la faim et souvent à mourir. S. l'état actuel des choses ne change